

# «L'Idéologie française» (suite)

Il y a quelque chose de pitoyable dans la façon dont a été reçu le dernier ouvrage de Bernard-Henri Lévy *L'Idéologie française*. Ou ce livre n'a pas été lu par ceux-là mêmes qui ont choisi de le démolir, ou il a été mal compris, ou il a subi un tir croisé alimenté par le parti-pris et la seule volonté de nuire. Il fut un temps pas si lointain où les exécuteurs d'aujourd'hui faisaient une cour assidue à celui que l'on nommait alors le « nouveau philosophe »... La flagornerie, la génuflexion allèrent bon train ; nous ne prendrons pas, néanmoins, plaisir à citer quelques noms. Désormais, on flatte basement ou on déteste. Si l'on excepte quelques articles sévères et critiques — comme celui de Raymond Aron —

on a senti trop souvent affleurer un sentiment de haine à l'encontre de la personne de Bernard-Henri Lévy. C'est lui et non son œuvre qui était visé. Lui que l'on enferme volontiers dans le star system. Mais qui donc de tous ceux-là qui pondent ici et là leur poulet hebdomadaire n'appartient pas au star system ? Il y a de la part des censeurs de la pensée et des lettres du ridicule à dénoncer les « modes » et leur aspect néfaste. Ils sont les meilleurs et les premiers forgerons de ces modes.

Le « cas Lévy » révèle un climat spécifique à cette époque : le refus du débat, l'incapacité à polémiquer avec talent et hauteur, la peur de l'audace dans les idées. *L'Idéologie française* dérange quelque part. Mais ces

pourfendeurs n'ont nullement cherché à savoir où et pourquoi. Ils n'ont retenu que quelques pages concernant la revue *Esprit* et l'École d'Uriage. En touchant à *Esprit* et à Uriage, il est évident que Bernard-Henri Lévy s'en prenait à deux « objets tabous » de la société française. La riposte était inévitable. Elle était logique et normale. Mais cette riposte a enfermé *L'Idéologie française* dans ces deux seuls thèmes. Le sujet du livre les dépasse largement : il traite du racisme et des racines du fascisme dans notre pays. C'est de ce sujet qu'il eût fallu débattre. Voici, avec l'opinion d'Alain Touraine, une réaction d'un lecteur, Alain Roger, qui n'appartient ni de près ni de loin au star system. J. B.

## Maréchal, nous revoilà... par Alain Roger\*

LES premières réactions à *L'Idéologie française*, de Bernard-Henri Lévy, laissent une impression déplaisante. Je dis que ces réactions sont déplaisantes, car *L'Idéologie française* est un bon livre. Parlons d'abord du style, puisqu'il est admis, sauf de Raymond Aron, que Bernard-Henri Lévy écrit bien. Par quelle aberration une telle qualité est-elle devenue aux yeux de certains une valeur négative, qui permet d'assimiler Lévy et Lucien, Lewen ou Rubempré, selon l'humeur ou la malignité ? Pour qui s'en prend à ces stylistes de première force que sont Barrès, Péguy et Bernanos, écrire à leur hauteur est plus qu'une « facilité » : une nécessité.

Quant au contenu de l'ouvrage, l'accusation de légèreté est proprement scandaleuse. Oublions les péccadilles. Quel universitaire, rompu à la discipline de la thèse, peut se prévaloir d'une érudition sans faiblesse ? Dira-t-on que l'information,

bien que substantielle (quarante pages de notes et références) est maltraitée ? Qu'on le prouve ! Il me semble au contraire que Lévy a tenu le meilleur compte des objections, parfois sévères, mais souvent justifiées, que lui avait values son *Testament de Dieu*.

Aussi bien ne suivrai-je pas ce critique, d'ailleurs talentueux, qui prétend que « Lévy, même lorsqu'il argumente, s'adresse moins à notre entendement qu'à notre intime conviction ». Je suis, pour ma part, convaincu que les hypothèses de *L'Idéologie française* sont, pour l'essentiel, valides ; et j'en donnerai deux exemples, particulièrement significatifs : le « pétainisme » du PCF, au second semestre de 1940, est rigoureusement démontré par l'homologie accablante de l'article de Thorez, « Les vrais traîtres », et de l'appel du 10 juillet, d'une part, des déclarations de Pétain, d'autre part.

Il en va de même du racisme de Péguy, au sens où

l'entend Lévy, celui des « racines », et du « pétainisme » de Mounier, rigoureusement démontrés par un dépouillement méticuleux des textes, n'en déplaise aux belles âmes, constipées de nostalgie, et à qui l'on peut du reste recommander, à titre de purgation, le Péguy d'Henri Guillemin, qui confirme, et au-delà, la thèse de Lévy.

Mais on insiste : Lévy pratique l'amalgame. Sans doute ! Et tel est même l'objectif de son livre. Mais loin de procéder par brouillage et confusion, il use d'une méthode qui s'apparente assez à celle de M. Foucault, quand ce dernier dégage, en deçà des conflits de surface, le socle épistémologique qui les produit. C'est ainsi que *L'Idéologie française* décèle, sous l'écume des querelles, le creuset commun, l'immonde matrice où s'engendre, par une manière de parthénogénèse bien française — sans fécondation « étrangère », comme on s'est complu à le croire —, le fascisme tricolore.

Il s'agit de mettre au jour ce tempérament français, profondément et spécifiquement « fachoïde », comme on parle de schizoidie en psychiatrie, et la comparaison peut être poursuivie, puisque Lévy, trop allusivement d'ailleurs, parle d'un fascisme « structuré comme un inconscient », qui rappelle certaines propositions de Reich, ou, plus près de nous, de Deleuze, opposant un « pôle paranoïaque fascisant » au « pôle schizo-révolutionnaire ».

Sans doute un tel tempérament a-t-il trouvé son support emblématique avec Pétain, qui, Lévy le souligne, était parfaitement fondé à se présenter, pire, à s'offrir aux vaincus de 1940 comme l'incarnation « du vieux fonds français ». Mais il détermine et contamine toute notre idéologie, de Taine à nos jours, en passant par Maurras et Sorel, les « frères siamois », épargnant cependant ces grandes figures de la démocratie que furent Jaurès et Blum. Le fascisme français est littéralement « trivial »,

au carrefour de tous les cheminement politiques, religieux, esthétiques. Voilà qui devrait être dit, si pénible qu'il soit de se l'étendre dire.

On peut, il est vrai, regretter que Lévy, renouant avec ses thèmes du *Testament de Dieu*, aussi fragiles que fracassants, invoque je ne sais quel « patérialisme », à l'encontre du matérialisme, matrice de nos racines, et oppose, terme à terme, « le chrétien, le juif, le démocrate, le freudien et le païen, le jungien, le fasciste ». Il ne me paraît pas non plus que le vitalisme bergsonien ait fonctionné comme un « Hegel de remplacement », pour la simple raison que ce dernier condamnant d'avance toute philosophie de la vie.

Il n'importe, on saura gré à Bernard-Henri Lévy de récuser la sève et le sang, la terre et le terroir, et leurs succédanés écologiques, pour leur substituer la force du concept et de l'universel.

Lévy se défend de fournir des solutions positives. Mais, à débusquer, dénuder les figu-

res obscurs du fascisme, il avive notre vigilance. Et il ne craint plus d'indiquer le lieu d'où il décoche ces traits, qui semblent avoir écorché quelques esprits « libéraux », naguère satisfaits des ambiguïtés du « nouveau philosophe ». Ce lieu est celui de la loi, du droit et de la démocratie. Vieilles lunes pour certains, mais, pour quelques-uns dont je suis, l'honneur de ce pays, même si « la France n'est plus la patrie des droits de l'homme », et plutôt la « matrice », la matrice des racines, ce dont l'actualité démontagne chaque jour davantage.

Il y a dans cet humanisme antinaturaliste beaucoup plus que du courage : le sens d'une responsabilité philosophique, dont Victor Goldschmidt déploierait que notre époque l'ait quelque peu perdu. Oui, il faut le répéter : *L'Idéologie française* est un grand livre. Salutaire. Exemplaire. A. R.

\* Professeur de philosophie à l'université de Clermont-Ferrand.

## Un gentleman idéologue par Alain Touraine

APRÈS trente ans d'une pensée doctrinaire de gauche pour laquelle toute la vie sociale se réduisait à l'opposition de la bourgeoisie et du prolétariat, voici que Bernard-Henri Lévy nous jette dans une pensée doctrinaire de droite pour laquelle seule compte l'opposition du libéralisme et des régimes autoritaires, qu'ils soient de droite ou de gauche.

Reversément si important qu'il explique le succès de l'auteur qui l'a popularisé. Peu importent la légèreté ou les faiblesses de l'information. Bernard-Henri Lévy n'est évidemment pas un penseur politique de la taille de Hanna Arendt ou de Raymond Aron ; il est même révélateur que *L'Idéologie française* ait traité avec une injustice aveugle la pensée d'Emmanuel Mounier, qui, malgré la présence en lui des thèmes que Lévy dénonce comme antidémocratiques, a toujours choisi le camp de la démocratie et s'y est engagé, dès avant la guerre, avec un rare courage.

L'essentiel est bien le remplacement d'une analyse sociale par une analyse politique. Il s'explique par des rai-

sons : la démocratie peut-elle subsister et même se renforcer sans être liée à des forces de transformation sociale, luttant pour plus de justice et d'égalité ? Voilà où je me sépare de B.-H. Lévy. Nos démocraties ont été limitées, faibles et associées à la montée d'une bourgeoisie d'abord étroite, puis élargie et plus récemment d'une classe moyenne formée par la consommation de masse.

On a pu croire pendant quelques années que cet élargissement irait jusqu'à la norme, jusqu'à englober tout le monde sauf quelques marginaux. C'est faux. La politique officielle, qui vise à créer une France à deux vitesses, à séparer une France moderne, dynamique et privilégiée d'une France archaïque, lente et pauvre et assistée, rappelle qu'en France comme en Italie une partie importante de la population est « immergée », ne participe pas à la modernité. Avant le Front populaire, l'étréoussie de la vie politique, la faiblesse de l'économie et la défense des privilèges limitaient davantage encore la société ouverte.

De là l'importance des tendances antilibérales. Mais il

comme à droite elles menacent toujours la démocratie. La vérité est qu'il y a des forces favorables à la dictature des deux côtés mais des deux côtés aussi des forces hostiles à la dictature et favorables au renforcement de la république. Beaucoup d'entre nous avons commis la grave erreur de ne pas voir derrière le langage autoritaire, corporatiste et même fascisant du RPF depuis le discours de Bayeux la force des sentiments républicains de De Gaulle qui ne voulait pas être un dictateur. La force des grèves, la violence des attaques politiques et même idéologiques venues de telles conditions, l'appel unique à la défense des libertés, séparé de l'appel à une plus grande ouverture sociale et culturelle, risque fort de se renverser en défense des privilèges, en rejet des barbares, et

action de classe et lutte démocratique. Solidarité est le symbole de la grande alliance de la libération sociale et de la démocratie politique. A l'autre bout du monde, au Brésil, le syndicat des métallurgistes, l'opposition politique et les communautés de base religieuses unissent aussi leurs forces contre la dictature militaire. Il est beaucoup trop tard pour opposer la démocratie politique et les mouvements sociaux. Nous rejetons la dictature du prolétariat et nous ne croyons pas davantage que la consommation de masse fera triompher la démocratie. Celle-ci ne vivra qu'en associant le renforcement des libertés au renversement des privilèges. C'est déjà ce que pensait E. Mounier et les créateurs d'*Esprit* ; c'est ce que pensent les mouvements sociaux d'aujourd'hui, de la CFDT aux antinaturalistes en passant par les tendances les plus actives du mouvement des femmes. Les vieux mots sont usés, soit. Mais rien ne doit nous détourner de notre objectif principal : renforcer les libertés en réduisant les inégalités et en supprimant les exclusions.

Si la France est constamment menacée par des forces et des idées autoritaires, c'est parce qu'elle a toujours refusé à la classe ouvrière l'accès au pouvoir. Elle est le seul grand pays dont les travailleurs industriels n'aient obtenu cet accès que pendant des périodes brèves et instables. Aujourd'hui, d'autres catégories d'exclus politiques se forment.

Chaque mouvement social parce qu'il vient du dehors de l'établissement... peut porter en lui une menace contre la démocratie ; mais seuls les mouvements sociaux peuvent l'élargir et la renforcer, surtout quand disparaît une croissance économique qui fut exceptionnelle. Les héros de la démocratie sont aujourd'hui les Polonais :

action de classe et lutte démocratique. Solidarité est le symbole de la grande alliance de la libération sociale et de la démocratie politique. A l'autre bout du monde, au Brésil, le syndicat des métallurgistes, l'opposition politique et les communautés de base religieuses unissent aussi leurs forces contre la dictature militaire. Il est beaucoup trop tard pour opposer la démocratie politique et les mouvements sociaux. Nous rejetons la dictature du prolétariat et nous ne croyons pas davantage que la consommation de masse fera triompher la démocratie. Celle-ci ne vivra qu'en associant le renforcement des libertés au renversement des privilèges. C'est déjà ce que pensait E. Mounier et les créateurs d'*Esprit* ; c'est ce que pensent les mouvements sociaux d'aujourd'hui, de la CFDT aux antinaturalistes en passant par les tendances les plus actives du mouvement des femmes. Les vieux mots sont usés, soit. Mais rien ne doit nous détourner de notre objectif principal : renforcer les libertés en réduisant les inégalités et en supprimant les exclusions.